

La Parole (*)

Saül Heppner était un homme secret.

Il avait rencontré Rose à Londres, une dizaine d'années auparavant, lors de la visite d'une exposition consacrée par un grand musée de Londres à des maîtres italiens de la peinture du Dix-septième.

Ils se croisèrent par hasard, aimantés l'un vers l'autre par un courant puissant d'ondes affines, prêtes à leur résonance.

Elle était seule aussi, avec son questionnement irrésolu et une histoire pareillement emplie d'arcanes sombres et d'errances prolongées, avant que la vie plus forte n'apporte l'oubli et le pardon.

Ils ne se quittèrent plus.

Le hasard est ce maître du destin que l'on n'ose pas nommer ou reconnaître, figure cosmique qui joue aux dès avec les vies à moins qu'à ce manège du monde aux rythmes heurtés ou facétieux.

Pendant des années, tous deux tournèrent encore un peu avec lui, heureux de ce bonheur que malgré tout procure une valse triste, son élan porté et la nostalgie de ses trois temps oubliés, retenus...

Quand Saül mourut, serein et rassasié des jours bénis qu'enfin il partagea avec elle après tant d'années de solitude morale toujours cachée, à l'insu d'une réussite brillante et inespérée dans sa carrière, Rose fut sa légataire désignée et l'exécutrice d'un modeste testament.

Parmi d'autres découvertes, celui-ci lui apprit l'existence d'un fils éloigné, jusque là ignoré d'elle.

Il semblait avoir rompu avec son père pour des raisons étrangement tues par ce dernier jusqu'à la fin.

Son ami lui demandait de transmettre à ce fils plusieurs mystérieux feuillets écrits par lui, démarche qu'il souhaitait détachée de leur propre histoire et où il ne trahissait en rien, disait-il, sa confiance et son amour.

Elle ne chercha pas à en connaître le contenu, ni se pencher sur les motivations qui s'attachaient à un tel souhait; respectant les raisons de son compagnon de route elle s'empressa de les acheminer vers l'étranger, à l'adresse que le notaire lui fournit.

*

Pendant tout ce temps qui leur fut accordé ensemble, cet homme et cette femme avaient convenu de garder chacun pour soi une histoire emplie d'événements atroces traversés, de péripéties monstrueuses où à l'exil, succédaient les affres d'une mort sans nom, assurée, multipliée, inédite mais qui, eux, sans raison, les épargna.

Chacun devinait l'autre, savait quelque chose de terré en son intime, d'enfoui dans une mémoire irréaliste pour la raison d'un impossible recélé ou de l'informulable.

Ils avaient laissé cela, sans besoin de se retourner, se livrer à des mots impuissants, tenter en vain de faire écho à l'intransmissible et refusèrent ainsi de rejoindre ce qui avait pu en être dit, rapporté ou découvert après.

Leur parti singulier fut de ne jamais revenir en arrière, d'opposer un présent redevenu radieux à ce passé sans nom où s'agitaient encore les spectres du destin occidental.

Comment parler de vivants et de morts à la fois et dans le même instant de leur souvenir sans nombre, troublé, tremblant, ténu aussi à la longue, tenaillant telle une douleur pérenne, diminuant un peu parfois puis ressurgissant plus vive après, oscillant à sa façon ?

De quelle manière, pour des revenants, rendre par des mots, des phrases significantes, tant d'images brouillées, de moments d'une cruauté devenue ordinaire, d'invraisemblables agissements dans un univers inclassable, non identifié ou prévisible, mais bien advenu pourtant ?

Était-il d'exemple possible et antérieur de langage pour donner de cela, non pas l'idée ou un sens, mais rendre la chose elle-même, sa matière noire, ses couleurs grises, sa durée soufferte, cette résistance aussi devant elle pour ne pas lui céder, l'acharnement désespéré pour survivre en dépit du destin fatal qu'elle portait ou sa figuration hallucinée.

Tous deux étaient emplis des secrets de leurs existences labyrinthiques, si même les rapprocha le partage d'une commune destinée, d'abord lumineuse puis en son milieu obscurcie et tourmentée, mais qu'avait éclairée pourtant la force d'un dernier amour.

*

L'homme, ainsi côtoyé dans la distance d'une discrétion étonnante et respectueuse qui n'empêchait pas un admiratif attachement, avait traversé le siècle et sillonné – hormis pendant ces années perdues, comme il les appelait – tous les continents ou presque dans les vaisseaux de l'art.

Amateur inspiré et génial dans ses découvertes, un peu marchand, généreux de ses gains, il restait étrangement secret sur lui-même et tant de vicissitudes endurées, ne parlant de soi qu'à bon escient ou du présent seul.

Nourri aussi des œuvres de création, il y trouvait une consolation, la preuve du génie de l'esprit comme réponse à toute limitation et ce que l'imaginaire peut opposer de liberté à l'étroitesse mesquine du commerce des hommes ou ajouter de poésie au désenchantement moderne du monde.

A quoi servirait de reprendre ici ces vies échappées du chaos, celui où furent tisonnées pour des milliers les flammes d'un enfer qu'on devine et livrées par la suite à l'encan des cendres privées de mémoire vivante ou alors au scandale pervers de nier par certains ce qui fut.

Après leur chemin interrompu, ces existences furent rétablies et ce fut le miracle singulier d'une sauvegarde inespérée, à moins que n'officiât pour eux, à leur insu ou à la barbe des autres, une providence qui aurait malgré tout veillé.

Ils voyagèrent beaucoup, furent invités mais gardèrent peu d'amis ; convinrent, à l'égard des curieux ou des jaloux de leur bonheur presque clandestin, d'un silence discret ou de réponses évasives parfois.

*

... Cet ébauche de roman véritable, le présent récit laissera à d'autres le soin de l'écrire pour le meilleur et le pire de ce qu'on pourrait en faire, sous des compassions de façade ou des retours manqués sur l'indicible qu'ils traversèrent.

D'autres à foison se sont chargés depuis d'alimenter des chroniques plus ou moins légitimes, celles sincères des uns et du destin des vivants à poursuivre, celles des repentirs ambivalents ou de façade, celles déniées par d'autres au nom d'un ressentiment séculaire et toujours abominable.

Certains se sont tus et préférèrent l'extrême d'une réserve, une mutité volontaire, obstinée ; choisissant l'épaisseur du silence pour ce qui ne peut être et pourtant s'est pu, optant pour cela qui, dans les mots, ne peut entrer et pourtant exista, injustifié et ineffable comme l'est la mort d'où nul ne revient pour la dire.

« Ce dont on ne peut parler il faut le taire », cette parole du célèbre philosophe achevant son traité par une telle maxime vaudrait pour bien des restitutions d'un drame sans nom préalable et qu'aucun même existant ne saurait nommer, laissant non formulable un suprême égarement.

Eux auraient voulu plutôt qu'au bout l'on aille d'un procès à attenter à l'espèce étrange des hommes et leurs menées insanes dans la Création, lequel n'a pas forcément eu lieu en dépit de tant d'instances, de discours et d'images où il se prodigua.

Après, ils se turent à l'inverse d'autres, portant en leur cœur témoin, meurtri d'irréparable, le poids de l'extrême, tentant d'exister encore d'une forme paradoxale et silencieuse de salut en place de toute parole, celle impuissante aux abords de l'inférieur par eux vécu, ailleurs et par d'autres, seulement imaginé.

*

Les feuillets furent retournés à son adresse, pas même ouverts.

Elle ne sut que penser d'abord, puis décida après une délibération qui ne fut pas trop longue d'en prendre toutefois connaissance, se considérant un peu sinon beaucoup et presque légitimement aussi leur destinataire.

Les voici.

« Où cela avait-il pris corps ?

L'enquête aurait dû porter du côté de la genèse d'une croyance et moins d'un contenu que d'une inspiration et son prolongement vers les effets insoupçonnables du spirituel s'il existe.

Pour les autres, ceux qui n'en étaient pas destinataires, il se serait agi d'accepter non pas l'inouï d'un sacré neuf et confié à leur garde mais l'insupportable d'élire une existence de surplomb où le miroir de l'esprit étend plus sûrement sa portée et fait, qu'à sa lumière, s'enracine et s'incarne quelque chose qui d'un être plus vaste, sinon incommensurable, tenait bien !

Voici le pari qui fut pris pendant des siècles; de le prendre d'abord mais surtout le tenir, quoiqu'il en coûte, en dépit des pertes multipliées.

On aurait trouvé, à remonter ce fil, une urgence impérative à ce que le vivant se détachât de la matière, se séparât des imaginaires broderies à son sujet et leur puissance immédiate où paraissent tant de mirages statufiés et voulût que le monde se dédoublât en vue d'un sens plus nécessaire, s'affranchît de telle marche aveugle des événements ou, mît à distance tant de conduites insensées où cuisait la violence humaine.

Cela commença à cet instant où la prophétie prit le parti d'inverser un cours trop malin ou limité des choses et s'empara du temps pour orienter son cours ; peser d'annonces grandioses sur les conduites futures à l'aune brandie d'un suprême jugement.

Peut-être encore à tel moment, cette parole qui bouleversa les temps se sut-elle comme un ferment porteur de vie au sein du cœur incertain de l'homme et ses jours à venir, ou sa vocation qui s'ennuyait de rien – on pourrait dire la finitude...

La même se proposa, entre le mythe et l'épopée exaltante – celle qui s'accomplit et ne se contente pas du chant seul des aèdes ou des bardes – de faire bifurquer l'histoire et au-delà de son récit guider d'un peuple sa destinée.

Elle le fit à l'avantage d'une puissance souveraine inédite, à chaque instant présente ou réinventée, comptable non seulement du Tout mais garante de la clarté d'un miroir infini pour la fragilité humaine et cet accueil d'elle jusqu'à lors inédit.

Ce qui s'ensuivit d'une forme première fut repris, relayé sous des figurations plus accessibles, parfois mis en images plus parlantes, portées à l'extrême par l'un des leurs, grandi de sa capacité à un universel pardon, à moins qu'associé à des dramaturgies rivales pour les faire prospérer.

Ce peuple de témoignage n'a pas la nuque raide, comme il est dit au Livre, sa caravane fut seulement trop chargée pour une telle route et si un bât le blesse, c'est le joug seul d'une exigence plus haute, celle d'un dieu qui s'excepte par son tourment d'avoir créé.

Des religions se saisirent d'une aubaine consolante ou libératrice.

Elles regardèrent toujours, en dépit de leurs affirmations, vers l'indépassable principe premier qu'ils maintinrent et que voulurent s'approprier la contestation théologique ou bien les séductions ultérieures des hommes à son sujet.

Rien n'empêchait les autres de les rejoindre.

Ils n'étaient pas fermés en dépit des apparences.

Le problème était qu'il fallait prendre tout de la loi immense qu'ils s'assignèrent et du temps asymptotique de leur foi.

Il y eut rapidement l'arrogance incrédule des sectateurs du visible et leur étonnement devant les tenants de ce qui ne se voit, l'obstination des alliés de la matière tangible et ses courtes certitudes contre ceux d'une logique dont le maître tient à sa merci les mondes et n'agrée tout qu'à son vouloir.

Depuis, la guerre fut ouverte et peut-être se poursuit.

Un tout petit ou moindre peut porter le plus grand s'il tient d'une jauge sans limite ou d'un possible imaginé que l'on ne peut enclorre.

On en parlait sans cesse.

Au cours des années, des siècles même, il n'y eut pas de répit.

On les observa d'abord avec curiosité, étonnement, incrédulité de les voir attachés à une invisible et souveraine puissance, tenue d'un simple parchemin testamentaire qui certes se racontait lui-même mais, dans le sacre de sa parure, fondait aussi, à le lire, une universelle et permanente juridiction.

Le même disait leur place dans une épopée unique, non seulement incarnée et vérifiable en son accomplissement, mais l'absolue distance revendiquée à l'égard des cultes alors pratiqués – ceux des idoles vaines – entre une identité rendue singulière et une destination irréversible.

Voir que, pour la première fois, le dieu parlait d'une voix nouvelle, soutenant son étonnante geste d'une promesse inédite de salut sous la condition du devoir éthique, ce dont le récit atteste en sa manière unique de mêler à l'histoire de l'homme cet étrange désir.

On appela cela faussement une *alliance*, où tous ne voient pas qu'elle est à sens unique et le résultat plutôt d'une invention d'absolu opérante, inverse de systèmes concurrents, car démarquée de l'imposture et du factice par un axiome indépassable et fondateur.

Tous les autres, incomparablement plus puissants à une autre échelle – celle de la domination terrestre et des formes multipliées de l'illusion – s'étonnaient de cette adoration sans autre objet qu'une manifestation celée, sa présence depuis absente et les traces de son exigence incomparable, prise en compte dès son moment et en marche.

Quoi d'une divinité interdite à la vue, au nom imprononçable, vengeresse et jalouse étonnamment de soi, invoquée mais inaccessible, inconcevable et familière, forte pourtant d'un secours promis, contrepoint parfait à la gloire démonstrative, conquérante et passant pour souveraine des Césars.

S'il fallait trancher en faveur de tel ou tel avènement ou triomphe des princes, considérer alors l'échelle des temps et leur verdict imparable.

Les royaumes sans cesse meurent, cèdent leur place à d'autres arrogants plus ou moins, celui de leur dieu a pour lui l'éternité d'une idée sans égal.

Certaines de leurs prophéties portent encore sa trace grandiloquente et son rêve partageable, veillant peut-être ainsi à ce qu'elle ne périsse pas.

Là est encore l'étrangeté de l'invisible, la force rémanente des écrits inspirés, mais plus encore cette fidélité singulière à des paroles nourricières, si même contredites parfois par l'autre cours du monde !

*

Des parentés vinrent, la tentative d'imitation, à moins que le sentiment d'une injuste exclusive et alors du ressentiment.

Peut-être surgit alors l'intérêt de se tourner, dans le chaos mythologique régnant, vers une divinité plus accessible, moins

ombrageuse et conciliatrice, facilitant un salut plus individuel et avantageux.

Il fut trouvé en un homme se voulant dieu, appelé au nom d'une gloire expatriée aux cieux et d'atouts sacrés plus émouvants, homme-divinisé d'un contre-sens, contraire à cela même qui parut dans une parole unique assignant l'homme à sa source et ne le laissant pas être la raison de soi.

À César était rendu ce qui lui appartient et les aléas du temporel que ponctue la souffrance, à Dieu ce qui pourrait lui revenir d'une paternité rédemptrice à tous charitables, optant pour cet étrange sacrifice du meilleur délégué de chacun et une rédemption à la condition seule d'y croire.

L'Histoire, au premier peuple apporta l'exil du lieu qu'avait promis l'alliance, pour cause de rébellion, d'intransigeance ; elle fomenta ensuite ces départs jusqu'aux confins du monde, à cause d'exigences non renoncées et une fidélité sans faille à une promesse crue malgré tout ou d'en être enivré...

Depuis, s'installa la rumeur haineuse du monde à l'encontre des sectateurs du Nom, celui qui tous les détient et dont tous les autres, si l'on veut qu'ils étreignent l'existence, veulent parler, seuls conscients peut-être d'un tel sein nourricier, à perpétuité à cause de son essence...

On vit partout alors progresser la méfiance, la relégation, la fascination aussi pour une étrangeté, leur secret en garde d'un cela dénaturé, incompris ou jaloué, puis l'enfermement des mêmes qui ne demandaient rien ou seulement qu'on les laissât à leur rêverie.

Certains les accueillirent, d'autres les chassèrent.

Certains les tolérèrent, d'autres y prirent goût.

Toujours ils résistèrent et ne rétorquaient pas.

Il y eut contre eux en ce siècle terrible le meurtre programmé, cette solution dite finale – mais pour en finir avec quoi ? – qui voulut exterminer une race supposée mais surtout – qu'on le comprenne bien – sa prophétie insondable, son inénarrable ou provocatrice croyance porteuse d'impossible, affichée en rites singuliers ou résistante à toute épreuve terrestre, finalement splendide à force d'obstination et pour certains insupportable.

Là est le cœur d'un rejet, d'une exclusion, à cause de cela même et plus que du reste quoiqu'on en dise, un *cela* dénié par beaucoup, contesté souvent pour son identité singulière ou alors, dérobé ici et approprié là, eux lésés ou nargués par d'autres ne supportant pas cet écart à un essentiel pressenti et qu'eux seuls cultivaient d'origine.

Il en va toujours ainsi des droits d'aînesse, jaloués continûment, quel que soit le mérite de celui qui les détient.

À l'iniquité des procès, à la puissance des armes, des discours de la mort ou des inquisitions qui les eurent toujours à l'œil, ils n'opposaient qu'un livre.

Plus tard, ils périrent par millions dans l'inferral projet qui germa dans des têtes moins folles qu'on ne pense, du fait seul de cet enjeu inaperçu qui leur faisait condamner toute nouvelle idole et son pouvoir revendiqué, eux réservant la puissance à un courant contraire dont toujours dépendra le futur.

Si même la nuit obscure n'entendait pas leurs cantiques, ils poursuivaient ce chant.

Pour d'autres intolérable ou une provocation.

Que le monde d'aujourd'hui se pense à cette aune des pouvoirs inessentiels, trompeurs, illusoire de l'icône, des tours joués par l'idole, le leurre qui confond le tout et la partie, tant d'ersatz de l'esprit incessible, il verrait une caricature morale et se rendrait à la honte au regard de ce qui fut prescrit par la Parole.

On peut aujourd'hui se gausser de ce divin, érigé en maître absolu de leur destinée, censé protéger sa création appropriée et protégée et qui les laissa seuls dans la misère du monde, en tirer la conclusion d'un parfait absentement et, du plus haut tragique, de la plus grande élévation, s'abaisser à la farce.

Je ne suis pas allé jusque là.

Il ne s'agit que des hommes toujours, d'hommes, de leurs affaires sinistres ou dérisoires dont leur dieu a voulu un peu se mêler, parfois en vain...

Depuis continuent autour d'eux, le commentaire, l'apostrophe, l'étonnement, la compassion, la dérision, le procès, les œillades torves et malsaines pour ce qu'ils détiennent néanmoins d'un commencement et beaucoup parmi eux parfois finissent par douter.

On vit encore avec effroi des régimes, des états, qui *après* encore, les firent servir, et de nouveau, dans une sombre modernité, à tant de basses œuvres, eux les plus sincères parmi leurs sectateurs ou citoyens, non soupçonnables de trahir des idéaux universels.

Ils poursuivraient intérieurement ce chemin d'étoiles que tant veulent éviter, celles que perçoit ou veut les voir ainsi le seul regard, en dépit d'un milliard d'yeux indifférents, passés ou à venir.

*

On retrouverait des traces de ce dont je parle au cœur même de l'histoire, pas seulement des hommes et des nations identifiées à elles-mêmes, Rome, Athènes Persépolis, La Mecque, Rio, ou Texicuatlan...

Il y a dans la traversée du temps, défait ou affichant ses trophées, des formes d'étrange résistance, des armes jamais rendues, des paroles qui comptent plus que d'autres et avec lesquelles on ne peut pas, ne pas compter.

Là est tout l'enjeu insoupçonné, inaperçu et finalement le seul qui vaille en dépit d'échecs momentanés...

Pour le dire qui les concerne, il n'y avait rien à la longue de guerrier ou prosélyte en vue d'asseoir ou faire triompher une doctrine – ce qui se vit ailleurs – mais une présence virtuelle seule, son attestation d'improbables lointains promis ou une conviction qui forcerait, plus que l'admiration, l'étonnement ou alors le dépit pour un si fort attachement à l'impalpable et la puissance extrême d'un récit.

Il faut se demander toujours et en toutes circonstances : Qui est l'auteur de ce qui est proféré et ce qu'alors il demande ?

La parole vraie a son usage, sa trace, sa portée, son destin et les effets surtout de ce qu'elle porte.

La plupart d'autres, énoncées sans desseins particuliers ou séductrices, en vain se répètent et n'atteignent vite qu'à une limite qui les épuisent.

Eux avaient ainsi parcouru l'espace terrestre, d'exils en dispersion, retrouvant pourtant toujours entre eux le sens même de ce qui pouvait les accabler, de n'atteindre pas à l'impossible et d'épreuves nécessaires avant une rédemption.

Il en allait ainsi d'un système moral de fautes à reconnaître, moins présomptueux que d'autres à cause de son espoir néanmoins d'une humanité à parfaire et l'infini commentaire de cela.

Sans salut à bon compte, on l'aura compris et l'horizon du vivre, à cette mesure sans fond ; non pas à cause d'un quelconque *péché donc*, mais d'une nature infiniment sondée de l'homme, à lui seul jamais référé !

*

Ils avaient retrouvé, après de longues péripéties cette terre quittée jadis mais jamais oubliée, rappelée continument à la mémoire des siècles.

On hésite ici entre le miracle, la volonté ou la puissance tenace de l'esprit et il n'est pas question de hasard ou d'une contingence de l'histoire face à des millénaires de fidélité à quelque chose qui mériterait un examen approfondi.

On ne leur pardonnait pas aujourd'hui cette fidélité surhumaine à une idée où l'amour d'un dieu d'exception et une foi sans faille dans sa parole rappelée et entretenue à satiété excèdent la raison commune et tout écrit qui prétendrait durer.

La communauté du monde s'empara de leur retour en ces lieux que sacra une promesse, dont même leurs ennemis plus récents participent, pour le leur reprocher, minimiser une obstination, minorer leur courage, stigmatiser aussi leur combat pour ce faire et leur victoire enfin.

On ne peut admirer ou, c'est selon, révéler le contenu de l'extrême parole en jeu et refuser ses conséquences naturelles ou ultimes, contester son avènement annoncé ou repris ici ou là-bas à l'encan et faire fi de l'horizon de son initiale et conditionnelle promesse quand elle s'accomplit.

Une certaine modernité devrait mettre en regard toutes les paroles qui ont à voir dans une telle histoire avec son auteur et celui supposé les tenir ou... les avoir tenues, sonder leur cohérence autant que leur devenir dans le temps ouvert d'un accomplissement et qui ont pu compter.

Il est une force étrange, sinon redoutable des prophéties anciennes et leur pouvoir encore !

On ne peut les faire siennes, ce que beaucoup firent après en en tirant des bénéfices pour vingt peuples au moins et leurs civilisations, tout en refusant leur réalisation, fût-elle le fruit de contingences apparentes ou des nécessités de l'histoire !

Comment refuser la réalité même du texte – si même on veut que du mythe il relève – mais n'est-il pas d'histoire ! – où sont en son cœur pas seulement, l'attribution d'un territoire localisé mais l'esprit

d'un symbole qui tiendrait à distance l'impasse des idolâtries où l'homme égare sa finitude au lieu de la penser ?

Peut-on leur reprocher maintenant d'avoir si longtemps cru à cela, les exclure du grand récit dont ils se firent l'obligation légitime et obstinée à le psalmodier dans le même temps qu'un absolu viatique ?

Très vite on oublia que d'un désert ils firent un jardin, que d'une multiplicité de réfugiés, rescapés, éclopés, honnis, chassés d'autres terres d'accueil ancestrales, il se fit une nation vivante et ouverte à la vie, redonnant à la Ville qu'honora le grand Texte son lustre légendaire où planait le divin et qu'aussi, d'une nouvelle Babel, ressuscita la langue une.

Tel pays d'Europe qui fomenta leur perte jamais ne reconstitua la substance qui peut-être inconsciemment le nourrissait et à son insu contribua à une culture qui alors, corps et biens, se perdit avec eux tel son contrepoint nécessaire ou émigra ailleurs avec ceux qui échappèrent au désastre.

L'auteur exalté de celle de Zarathoustra, dans une autre forme de prophétie, appela cette obsessionnelle haine et la pauvreté de sa perspective, en elle-même et dans sa propre nation, la « maladie » !

Où l'on veut voir le mystère étrange d'une lutte à mort avec eux, inégale, folle et sans équivalent, je veux dire moi le soubassement de l'édifice, d'être cette provocation vivante de l'esprit infini revendiqué face à la présomption des empires et des rois de papier ou de feux éphémères.

Où était le mal ?

Qui s'attela à forcer un déni spirituel où il en va du vrai d'une raison sans équivalence en son principe inégalable ?

Lesquels eurent le plus à perdre à vouloir éteindre de tels sémaphores ?

*

Il fallait encore qu'on en parle et j'ai dit ici mon mot.

Ce ne sera jamais fini.

Non pas à cause d'eux donc et tous les procès qui leur furent faits, mais de ce dont ils parlent à la suite, veulent parler ou parlent encore, conscients d'en parler dans la distance d'une humilité intérieure constitutive ou à leur insu même, n'excluant pas pour autant les autres mais les appelant à la reconnaissance d'une vérité où il en va de l'infini inauguré par le récit qui s'inventa pour eux et tous.

Que l'on n'y croie ou non !

Voilà ma propre prophétie. »

*

Quand Rosa eut fini de lire ces pages qui la surprirent par leur ton grandiloquent, mais pas leur contenu pour elle, familier, elle prit la plume et écrivit de nouveau au fils qui, de là-bas, croyait pouvoir refuser, ignorer ou négliger de tels propos du père, que ce dernier voulait clairement lui faire partager.

Passant outre au différend méconnu d'elle et sans doute grave qui avait séparé le père du fils, elle raconta à ce dernier leur rencontre et se décida à lui narrer sa propre histoire déchirée et recousue.

On laissera les dramatiques péripéties qu'elle comportait dans cette ombre qu'une clarté plus grande produit si la source ne se cache.

Elle insistait pour qu'il prît connaissance quand même de la liasse constituée par ces quelques feuillets manuscrits et si authentiques, qui, le plus modestement, sans optimisme ni désespérance, se voulaient d'un témoin légitime la transmission résumée d'un ultime héritage.

Elle rejoignait le propos et son développement, l'entérinait et lui donnait ainsi une signature double, si l'on pouvait dire.

L'histoire n'abolit pas, ne le peut, ce qui la transcende et l'interpelle.

La présente archive ne dira pas ce qu'il advint de ce deuxième envoi.

© Claude-Raphaël Samama

(*) Ce texte est une première version de celui, par endroits réécrit, donné dans le recueil intitulé **Il faudrait hâter le désordre, suivi de la Parole**, ouvrage de récits et nouvelles, paru en 2012 chez **Riveneuve éditions** à Paris.